

## Avant-propos

Trois axes de réflexion traversent les travaux qui sont ici rassemblés en une unité et qui s'inscrivent dans le décloisonnement ou le mélange des genres qu'on appelle littérature, philosophie ou psychanalyse.

On a l'habitude de concevoir, selon des présupposés d'ordre métaphysique ou biologique, des couples d'opposition tels que le plaisir et le déplaisir, l'amitié et l'inimitié, le familier et l'étranger, la vie et la mort. Tant d'autres couples de sentiments, d'idées ou de concepts viennent emboîter le pas à ces oppositions binaires : le masculin et le féminin, l'activité et la passivité, le pouvoir et l'impouvoir, l'amour et la haine, la responsabilité et l'irresponsabilité, la possibilité et l'impossibilité. On se serait à peine aperçu que la psychanalyse, avec une certaine littérature et une certaine philosophie, a introduit un changement de paradigme qui ne pose plus ces couples dans une logique d'opposition ou de subordination mais fournit le motif et la raison inconsciente de leur *constante altération réciproque*.

Dans la mesure même où le désir et la loi sont aussi dans ce rapport d'altération réciproque, l'impératif kantien, qui faisait de la mesure du possible son éthique, se voit soumis, par une raison depuis l'inconscient, à une mesure tout autre qui est celle de l'impossible. D'un *aussi impossible que possible*. Ce qui pouvait encore laisser place à une certaine « irresponsabilité » est engagé désormais dans un concept de responsabilité qui est au-delà de tout calcul. On ne sera donc pas étonné de voir se rencontrer sur ce terrain le travail de la psychanalyse et celui de la déconstruction

qui tous deux se donnent comme tâche l'impossible. Un travail qui exclut la fermeture sur un système ou la clôture d'une formalisation. Le motif même d'une remontée vers le plus originaire, le plus simple, l'élémentaire ou l'indivisible, se complique toujours et incessamment de la déliaison et de la divisibilité de ce qui ferait nœud comme cause et arrêt dans la solution.

C'est à un travail de l'aporie comme telle que l'analyse convie. Car le sujet appelé à l'existence, au-delà de tout ce qui est pour lui appris, convenu et répété, ne peut apparaître qu'en désistant de ce qu'il pense vouloir dire sans pour autant *se* désister de ce qu'il pourra être amené à se dire. Ce *travail de l'aporie* se poursuit dans la pensée en n'excluant pas la coprésence du nécessaire et du contingent. Ce qui arrive plus d'une fois arrive chaque fois de manière unique, aussi inattendu qu'attendu. Ce travail qui se fait de lui-même, s'il n'est pas empêché, a également trait à l'archive, c'est-à-dire aux traces de la mémoire – que celles-ci soient inscrites dans la mémoire individuelle et collective ou dans une mémoire externe prétendument objectivée – qui appellent une lecture de ses propres paradoxes. Car ces traces refoulent ce qu'elles archivent et archivent dans le même temps leur refoulement.

Ce qu'on appelle « la clinique psychanalytique » ouvre un espace où le rapport à la parole, à l'autre, à la vérité, se soutient de l'aporie que ce qui arrive de plus réel au sujet puisse lui advenir de la manière la plus surprenante sur une scène qu'il qualifierait d'irréelle. Ou que la plus grande proximité à l'autre puisse s'atteindre dans un rapport d'une distance infinie, dans un rapport qui puisse être dégagé de la crainte d'être ou de ne pas être aimé, dégagé du don ou de la retenue, de l'attente ou de la revendication. Dans un rapport où la demande de sens à un destinataire supposé est reconduite, sans que ce dernier s'y soustraie d'aucune manière, à ce qui en elle-même la motive ou la détermine. Ce qui tend à mettre l'analyse elle-même hors d'elle-même, tant il y a de l'insensé dans le sens et du sens dans l'insensé.

Ayant pourtant elle-même à se penser, à témoigner de l'expérience qu'elle mène sans témoin, dans ce qu'elle transmet jusqu'à son corps défendant, à en témoigner dans sa théorie, dans ses écrits, dans son rapport à la littérature, à la philosophie et aux sciences,

dans son rapport au social et au politique et dans ses propres institutions, la psychanalyse doit tenir compte de sa propre mémoire comme telle, de ce qui œuvre en elle comme résistance à sa pratique, à ses avancées, au sens qu'elle peut avoir dans un monde où le sens est à l'abandon. Comme telle, elle soutient le futur d'une question aussi nécessaire qu'impossible et, comme la démocratie dans laquelle elle s'insère et à laquelle elle tient, elle reste toujours à venir.

Le style même qui imprègne sa démarche a son histoire. Partie de l'étude de « l'hystérie », sa pensée depuis Freud se sera beaucoup déployée dans un langage métaphorique. Reconnaisant d'emblée, pour sa part, « la folie » qui gît au cœur de l'homme, Lacan aura abondamment usé du néologisme. Mais l'oxymore est au cœur de ce que rencontre la psychanalyse et de ce qu'elle vit comme l'alliance des contraires : l'impitoyable sympathie, l'amicale férocité, la familière étrangeté. En un mot : *la vie la mort*<sup>1</sup>.

1. Certains chapitres de ce livre ont fait l'objet d'une première présentation orale en différents lieux : en Grèce, en Italie, au Brésil, au Canada et en Argentine. Mais aussi en France. Leur propos a aussi été conçu dans l'esprit de l'Appel qui a été lancé pour la tenue d'États Généraux de la Psychanalyse et qui tiendront leurs assises à la Sorbonne du 8 au 11 juillet de l'an 2000. Ce qui explique, sans la justifier, la forme souvent préliminaire – qui a été conservée – de ce qui fut proposé comme une invitation à la discussion à ceux qui m'avaient invité. Je voudrais leur exprimer ici toute ma gratitude.

## Le jeune homme et la mort

Je ne chercherai pas à analyser. Et si jamais je le cherchais, comment le pourrais-je à la place du témoin qui lui-même atteste qu'il ne saurait le faire. Il ne saurait se mettre à la place de celui qu'il a déjà été pour témoigner du sentiment qu'a pu éprouver le témoin, à l'époque où s'est produit l'événement. Le narrateur de *L'Instant de ma mort* dit, en effet, cinquante ans après l'événement, en parlant d'un homme encore jeune qu'un lieutenant nazi s'apprête à faire fusiller à la fin de la guerre :

À sa place, je ne chercherai pas à analyser ce sentiment de légèreté. Il était peut-être tout à coup invincible. Mort – immortel. Peut-être l'extase<sup>1</sup>.

Dans les deux paragraphes qui précèdent, la scène est sobrement décrite au cours de laquelle le lieutenant, après avoir donné la preuve du combat de Résistants qui avait dû se dérouler devant la maison (« le Château, disait-on »), dispose ses hommes de manière à tenir leur cible en joue. Pour le jeune homme, qui n'avait nullement cherché à fuir mais s'était avancé lentement, « d'une manière presque sacerdotale », c'était « comme si tout était déjà accompli ».

Je sais – le sais-je – que celui que visaient déjà les Allemands, n'attendant plus que l'ordre final, éprouva un sentiment de légèreté

---

1. Maurice Blanchot, *L'Instant de ma mort*, Fata Morgana, 1994, p. 10-11.